

Nous avons bien reçu votre manuscrit et nous vous en remercions

Jean-François Chassay

Number 140, February 2014

Phobias

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71443ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chassay, J.-F. (2014). Nous avons bien reçu votre manuscrit et nous vous en remercions. *Moebius*, (140), 13–17.

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

*Nous avons bien reçu votre manuscrit
et nous vous en remercions*

On ne peut parler d'une vie médiocre. Le mot aurait des relents de romantisme, associé à une marginalité malade, ou encore à une existence en chute libre. Il serait plus juste de suggérer une suite d'échecs relatifs, une sensation poisseuse de ridicule, de scènes de ratages qui venaient le hanter, parfois, trop souvent. Des histoires de pieds dans les plats, d'erreurs comme d'errements. Rien qui, en gros, ne l'éloigne d'une vie normale, un adjectif sur lequel personne ne s'entend même si, poussé au pied du mur, chacun s'accorde sur une définition générale à laquelle on se raccroche, plus ou moins. Être *normal* signifie trouver le moyen de passer inaperçu, même quand on apparaît aux autres comme un être flamboyant. Il faut que la flamboyance, même si elle nous fait *ressortir du lot* reste en accord avec les valeurs de l'heure. Une question d'attitude, de *knack*, sans doute, comme disent les Anglais. L'art de savoir quand la ligne ne doit pas être franchie. Lui ne possédait aucune flamboyance, mais par contre un don pour s'enfarger les pieds dans cette foutue ligne et tomber du mauvais côté.

Sa vie, pour décente qu'elle soit en général, n'empêchait pas qu'on ricane dans son dos. Un salaire substantiel paraissait insuffisant, on le considérait quand même comme un péquenot. Son attitude civilisée, malgré certains écarts, ne compensait pas : avec acharnement, on le méprisait.

Le temps passe et efface beaucoup de souvenirs dans les esprits. Après tout, il n'occupait une place importante

dans la conscience de personne. On pouvait y voir un avantage: les puérités d'un être à la valeur douteuse s'estompaient peu à peu, et assez vite. Pourtant, en lui, le moindre événement ridicule demeurait présent, cruel. L'insignifiance de ses actes le brûlait souvent à la manière d'un fer rouge. Cependant, heureusement pour lui – sans qu'on puisse vraiment parler d'un réel avantage – le pire de sa vie restait caché, à l'abri du regard et des opinions de la foule qui, sentait-il, n'attendait que l'occasion de rire de lui. Encore, et encore, et encore. Et puis, encore.

Le pire, il ne cessait de le vivre, en cachette, seul dans son coin, d'appartement en appartement, et maintenant dans cette petite maison, sa propriété, achetée une dizaine d'années plus tôt. L'enfer débuta en 1989. Il en masquait les traces – car il existait des effets secondaires – autant qu'il le pouvait quand, rarement, des gens venaient chez lui. Autour de lui n'existaient pas vraiment d'amis, mais quelques *connaissances* avec lesquelles il pouvait avoir de *francs échanges* qui lui donnaient l'illusion que sa solitude était moins absolue qu'il ne le pensait la plupart du temps.

Plus personne, cependant, ne passait sa porte depuis une douzaine de mois. D'une certaine manière, pour son plus grand malheur. Car les signes de sa phobie et ses effets secondaires, prenaient une place chaque jour plus monstrueuse dans sa propriété. Ils débordaient des pièces, s'épandait sur les planchers, soulevaient la poussière qui s'accumulait avec une joie sublime sous les meubles et à la jonction des murs. Une phobie qu'il n'aurait pu justifier, expliquer, sans qu'on lui dise (au mieux) sérieusement que ça ne tenait pas debout ou qu'on éclate de rire à sa figure (au pire) avant d'aller colporter l'information aux quatre coins de la ville et même au-delà, pourquoi pas. Sa phobie irrépressible, incurable. Sa phobie des éditeurs.

À la rigueur, on aurait pu comprendre une obsession, une haine. Mais une phobie? Qui croirait une chose pareille? Pourtant, une phobie se déclare souvent après un événement traumatique comme une morsure de chien, un début de noyade, un enfermement prolongé dans un lieu fermé, comme un ascenseur bloqué entre deux étages. Difficile alors de vaincre la phobie après de tels épisodes.

C'est exactement ce qui lui était arrivé: en 1989, alors qu'il portait sur ses épaules un âge fragile encore, 23 ans à peine, on lui avait refusé un manuscrit. La livraison de 38 missives de refus dans sa boîte aux lettres, en moins d'un mois, l'avait conduit à un état de déliquescence physique qu'il n'imaginait pas possible. Alité pendant quatre semaines, il ne parvint à se remettre debout qu'après des efforts soutenus et presque insoutenables. À partir de ce moment, voir la publicité d'un éditeur dans un journal devint une torture; passer devant une maison d'édition, un calvaire; il lisait des livres mais évitait les références à ceux qui les publiaient, comme d'autres éviteraient dans un ouvrage de photos celles qui mettraient en évidence un chien maltraité. Anticipant la manière dont on se moquerait, il ne s'ouvrit de ses problèmes à personne, pas même à ses parents qui l'aimaient, mais frôlaient l'un et l'autre l'analphabétisme et auraient compris moins que quiconque sa démençe. Plusieurs années auparavant, chez un psychologue qu'il sentait le besoin de consulter, sa tentative de parler de son problème, un véritable hapax existentiel – pouvait-il imaginer une seule autre personne marquée par un tel trouble? – avait tourné court. Le regard de son interlocuteur, estomaqué, même s'il retenait manifestement ses sentiments (il s'agissait d'un homme d'expérience et modéré), suffit à lui faire comprendre qu'il ne devait pas aller plus loin. Il ne remit plus jamais les pieds dans un cabinet de psychologue.

À l'époque, il croyait son roman le plus génial des temps modernes. Certes, il exagérait alors, il le savait bien maintenant. L'hyperbole, de toute évidence, ne lui convenait plus guère. Pourtant, malgré la pondération de son jugement, il n'y trouvait pas que des défauts. Il le relisait parfois, sans pouvoir se rendre jusqu'au bout. Car plus il voyait des qualités à son roman, plus les lettres de refus revenaient l'étouffer, comme si elles s'enfonçaient l'une après l'autre dans sa bouche, bloquant peu à peu sa respiration. Il souffrait alors comme un asthmatique en crise grave, les bronches bloquées, suffoquant jusqu'à l'épuisement. Les mots revenaient bourdonner autour de ses oreilles à l'image d'un essaim d'abeilles: «malheureusement... ne convient pas à notre ligne éditoriale...»,

« des qualités, mais... nous vous suggérons de nous envoyer éventuellement un autre manuscrit quand... maturité », « personnalité fragile... », « hélas, nos lecteurs... », « ne manque pas d'un certain intérêt, cependant... », « nous vous conseillons de passer à autre chose », etc. Il n'osait plus y penser, et pourtant dans des moments de faiblesse, le rejet de son roman (de *son* roman) revenait le hanter et les lettres de refus prenaient l'allure d'autant de morts-vivants comme on en voit de plus en plus dans les films débiles, suintant de partout et se dirigeant vers lui, fondant dans sa direction en raclant le plancher ou les murs, lentement, mais inexorablement. Pas d'échappatoire. Parfois, il perdait conscience. (Bon, rarement. Mais quand même.) Quoiqu'il en soit, il faisait ce qu'il fallait pour qu'un mot, une formule, une phrase entendue ne lui rappelle pas le nom d'un éditeur.

Il croyait qu'à la longue il oublierait, que le souvenir de ce traumatisme s'atténuerait et qu'il irait mieux. Que ne surgiraient plus ces angoisses, ces crispations de l'estomac, cette difficulté à respirer, ces rougeurs (ces chaleurs). Son corps devenant moite quand il comprenait ce que ses yeux lisaient dans un livre, voyaient au détour d'un édifice. Mais non, hélas, plus le temps passait, plus son état empirait. Peut-être la vieillesse le fragilisait-elle peu à peu et le rendait-elle moins énergique face au mal. Ses barrières mentales tenaient de plus en plus difficilement et il craignait qu'elles ne s'effondrent.

Depuis un an, il pouvait travailler exclusivement de la maison, ou presque. Alors, il se laissait aller. Une ampoule ne fonctionnait plus ? Il ne la remplaçait pas. Le câble ne fonctionnait plus, il ne voyait pas pourquoi il téléphonerait pour comprendre le problème : il ne regardait plus la télé. Le lave-vaisselle faisant maintenant défaut, il lavait les assiettes et les ustensiles à la main. De toute manière, il mangeait si peu que la cuisine lui servait à peine. De moins en moins. Parfois, il ingurgitait une poignée ou deux de céréales le midi. Une banane et une orange le soir, suivies de deux biscuits secs. L'important consistait chaque jour à en finir avec le boulot le plus rapidement possible. Pour pouvoir se consacrer à l'essentiel. Ce qui avait occupé

sa vie au cours des vingt-cinq dernières années, sans interruption, en réaction à sa phobie. Les effets secondaires : l'expression trottait sans cesse dans sa tête.

Depuis 1991, son œuvre comptait 43 romans que personne, absolument personne n'avait lus. Ses 43 romans totalisaient 10 234 pages, ce qui représentait 2,5 fois le nombre de pages de la correspondance de Flaubert dans La Pléiade, en excluant les appendices, notes et variantes. Cette production romanesque excluait cependant les 1857 pages de lettres dithyrambiques, signées par des lecteurs aussi fictifs qu'enthousiastes, qu'il avait écrites lui-même. Ces lettres, il les glissait dans des enveloppes puis les postait, à son adresse.

Manuscrits et lettres jonchaient le sol et s'empilaient sur les armoires, les bibliothèques, allant jusqu'à coloniser la salle de bain. Il sentait que son appartement lui appartenait de moins en moins. Mais pour son plus grand soulagement, ses manuscrits étaient à l'abri des éditeurs.